

# LE SILENCE DES REPENTIS



KIMI CUNNINGHAM GRANT

---

# LE SILENCE DES REPENTIS

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Alice Delarbre

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *These Silent Woods*  
Éditeur original : Minotaur Books  
© 2021 by Kimi Cunningham Grant

Published by arrangement with St. Martin's Publishing Group.  
All rights reserved.

Et pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2022

ISBN : 978-2-283-03582-5

*Pour papa*



« Comme l'oiseau qui erre loin de son nid,  
Ainsi est l'homme qui erre loin de son lieu. »

PROVERBES, XXVII, 8

« Je ne me savais pas si grand, si bon,  
Je n'avais pas conscience de tout ce trésor en moi. »

WALT WHITMAN,  
« Chanson de la piste ouverte », *Feuilles d'herbe*



Un truc cloche, je le sens : picotement sur la peau, tiraillement de l'intérieur.

Un rêve, peut-être. Un souvenir. Les deux m'ont apporté leur lot de tristesse. Je fais l'effort d'ouvrir les yeux, une infime lueur grise filtre à travers les rideaux. Le jour n'est pas encore levé. Il y a pourtant assez de lumière pour que je puisse discerner la silhouette recroquevillée dans le petit lit à côté du mien, couverture remontée jusqu'au menton et bien serrée sur ses minuscules jambes. Finch, endormie. En sécurité.

Le sommeil m'attire, musculeux et puissant.

Et pourtant... À l'extérieur de la cabane, un mouvement furtif sous la fenêtre. Un affrontement. Coup sourd, cri d'agonie, détresse.

*Debout maintenant, Cooper. Lève-toi.*

Je rejette mes draps, m'assieds. Puis j'attrape la lampe frontale pour la fixer sur mon front. Enfin je récupère le Ruger, déjà chargé, sous l'oreiller à côté du mien.

Finch roule vers moi et se redresse. Elle se frotte les yeux.

- Qu'est-ce qui se passe ?
- Reste ici.

Je sors de la chambre sans un bruit. Dans la pièce principale, j'empoigne la pelle qui se trouve à sa place habituelle, contre la porte d'entrée – sa poignée métallique sert à bloquer la béquille. Je fais coulisser le verrou du haut et je retire le crochet du bas ; le battant en bois résiste avec un grincement quand je l'ouvre en grand.

Dehors, il fait toujours noir, le soleil ne va plus tarder, les bois sont gris, peuplés d'arbres aux formes menaçantes : sentinelles sombres, soldats. Après ces nombreuses années, tout me ramène toujours à ça. La guerre.

Je balaie la clairière avec ma lampe, sur le qui-vive. Il ne s'agit probablement que d'un animal, je le sais bien, mais la semaine dernière, à notre réveil, nous en avons perdu une, une grosse poule qui se pavanait comme si elle était la reine de l'enclos. *Pouf!*, envolée. Pas d'excréments ni d'empreintes, rien. Juste un petit trou creusé sous la clôture. Bon. Renards, coyotes, ratons laveurs, martres... En dépit de mes efforts acharnés pour protéger le poulailler, les filles constituent des proies faciles et, selon le temps qu'il m'a fallu pour me lever, elles pourraient bien avoir toutes été massacrées. Toutes, c'est-à-dire nos quatre poules. Dans ce cas on serait vraiment mal, parce qu'on aurait perdu notre unique source de protéines garantie. Et on ne peut pas se permettre de se retrouver dans cette situation à l'approche de janvier et des premières neiges.

Il y a une bête dans l'enclos, je l'entends s'agiter. Un grognement rauque. Je frappe le toit en tôle comme j'en

ai l'habitude pour faire sortir les poules lorsqu'elles couvent leurs œufs et ne veulent pas bouger. Le fracas ébranle toute la structure, elle tremble tant que je crains qu'elle s'effondre. La bête dévale aussi vite que les poules, dévale la petite rampe sur des pattes un peu flageolantes jusqu'à l'herbe. Je braque ma lampe frontale sur elle et découvre des yeux luisants, d'un jaune-vert menaçant dans l'obscurité. Un raton laveur. Dans sa gueule, une poule inanimée. Tante Lincoln l'aurait traité de petit démon. Aussi futé que méchant. Il montre les dents en grognant et se précipite vers moi d'un air de vouloir me provoquer : « Essaie un peu... »

Je ne me fais pas prier. J'ouvre le portillon et lui assène un bon gros coup de pelle sur la tête, suivi de plusieurs autres, *bam bam bam*, jusqu'à ce qu'il s'écroule, et même lorsque je suis certain qu'il ne lui reste plus la moindre once d'énergie pour se battre, je continue à m'acharner. J'ai bien conscience que c'est cruel en un sens mais parfois cet instinct surgit en moi, sombre et méprisable : il existe, il me constitue, et il lui arrive de se manifester brusquement, sans que je puisse le contenir. La poule remue, toujours prisonnière de la gueule du raton laveur. Je me sers de la pelle pour libérer son cou, et comme elle est, par je ne sais quel miracle, encore en vie, je lui donne à elle aussi un coup, un seul, sur la tête. Assez fort pour secouer sa minuscule cervelle et lui fracasser le crâne. Je m'agenouille et braque le faisceau de ma lampe sur elle. Finch ne sera pas contente d'avoir perdu une de nos filles. Moi non plus, seulement Finch... le prendra plus à cœur.

– Cooper ?

Je sursaute : sa voix dans l'obscurité.

– Je t’avais dit de rester à l’intérieur, ma puce.

Elle a toujours su se déplacer en catimini. Il faut dire que je lui ai appris à le faire. Parce que c’est notre façon de vivre. La plupart des gosses traversent les bois d’un pas bruyant, donnent des coups de pied dans les feuilles, jacassent et effraient tous les animaux à l’exception des grives. Pas Finch. Ce qui est, pour l’essentiel, une bonne chose, puisque nous devons chasser pour nous nourrir et mener une vie discrète, mais il arrive qu’elle me prenne au dépourvu, comme à cet instant, alors que je me croyais seul, sans public pour me voir me livrer à ma sale besogne de semeur de mort.

Elle se tient à côté de moi, une main posée sur mon dos. Elle glisse l’autre sous mon menton et incline ma tête pour éclairer la poule.

– C’est Susanna, dit-elle.

Je l’attire sur mes genoux.

– Tu l’as frappée.

Elle frissonne, elle ne porte que son pyjama, alors qu’on est en décembre et qu’il fait froid, l’herbe scintille de givre. Elle remonte ses pieds nus sur mes genoux.

– Elle souffrait.

Nous avons déjà parlé de l’éthique de la forêt. Nous en faisons l’expérience chaque jour, dans son cas depuis qu’elle est bébé. On ne tue pas pour tuer. Mais on abrège les souffrances dès que c’est possible.

– Elle serait morte à petit feu, étendue là, je n’ai fait qu’écourter son agonie. Je lui ai rendu service.

Finch se dégage pour s’agenouiller par terre et caresser les plumes noir et blanc de Susanna. C’est une Plymouth, gage de

qualité pour une gallinacée. De mon côté, je fais des calculs, en priant pour qu'il s'agisse de l'une des poules de trois ans qui ne pondait pas tous les jours. Il faut dire qu'on y tient, à nos œufs. Qu'on a besoin d'eux. En hiver, avec la baisse de la luminosité et les pontes qui s'espacent, on en manque déjà.

Derrière Finch, les bois s'embrasent, puis le soleil s'ex-tirpe de l'horizon pourpre. Les jeunes arbres et les grands pins, le soleil qui étire ses rayons, tout est flamboyant et baigné de lumière, de nouvelles ombres apparaissent, le monde prend vie. Je serre la main de Finch.

– Je ne veux pas la manger, dit-elle en s'essuyant le visage avec la manche de son pyjama.

– Mmh...

Au fond de moi, j'imaginai déjà un dîner d'exception, un poulet à la cocotte. Accompagné de pommes de terre et de carottes de la cave à légumes. Oh, rien qu'à cette pensée...

– Ce ne serait pas bien.

– Ah bon ?

– Cooper.

– Si tu le dis.

– Et est-ce qu'on peut l'enterrer ?

– Bien sûr. Derrière la cabane. Après le petit déjeuner.

Elle se relève d'un bond, et nous observons les deux animaux morts à nos pieds.

– Mais pas le raton laveur, reprend Finch. Lui, je ne veux pas l'enterrer. Il a pris ce qui ne lui appartenait pas. C'était un voleur.

Je voudrais lui expliquer qu'il avait juste faim, pourtant je me tais. Parfois on sait les choses, et on n'a simplement

aucune envie de les entendre. Je la comprends. Je charge le raton laveur sur la pelle. Il est gras et lourd, avec une tête aplatie maintenant, ce qui lui donne un air comique.

– Je vais le déposer sur l’autre versant de la butte, tu veux venir ?

Elle secoue la tête. Je vérifie les alentours. La poignée rouge de la pompe à eau. La corde à linge avec ma chemise en flanelle bleue, et deux autres appartenant à Finch, une jaune et une rose. Le tas de bois sous le porche. Les pommiers nains, dont les branches ne sont plus alourdis de fruits. Tout est normal.

– Mets la poêle à chauffer, tu veux ?

Elle hoche la tête et se dirige vers la cabane. Je jette un coup d’œil dans la remise avant de m’éloigner, parce que cet endroit m’a toujours rendu nerveux – il est à l’écart de la maison, quelqu’un pourrait facilement s’y cacher –, et puis il faut dire qu’il y a deux jours, alors qu’on faisait du repérage, Finch et moi, nous avons aperçu des empreintes de pas près de l’un de nos abris de chasse. Trop grandes pour être celles de Finch, et trop petites pour être les miennes. Ce qui signifie que quelqu’un d’autre est venu ici, sur nos terres. Enfin pas les nôtres à proprement parler. Les nôtres au sens où cette parcelle de terrain nous tient lieu de « chez nous ». Il n’y avait pas d’autres indices décelables, et les empreintes étaient à bonne distance de la cabane, mais n’empêche. Des traces de pas.

Finch a 8 ans maintenant. 8 ans et 316 jours. Ce qui fait qu’elle a 3 238 jours – nous avons passé deux années

bissextiles ici. Je me demande parfois si d'autres parents tiennent le compte des jours depuis la naissance de leurs enfants, et je parie que non. En tout cas pas comme moi, qui trace au quotidien un trait dans mon carnet. Je me souviens, avant d'en devenir un, de la réaction des pères, à l'épicerie ou au restaurant, quand quelqu'un, la serveuse ou je ne sais qui, voulait connaître l'âge d'un môme. En général, c'était le gosse qui répondait, s'il en était capable. Plus d'une fois, devant moi, le père s'est planté, le rajeunissant d'un an, à croire qu'il avait raté une fête d'anniversaire, et le gamin, ou parfois la mère, l'a repris. Ça ne risque pas de m'arriver. J'ai tenu le compte des jours, et je bénis chacun d'eux, parce que s'il y a bien une chose que j'ai apprise au cours de cette existence, c'est qu'elle peut se terminer brusquement. Je sais, aussi, que ça nous arrivera. Que ça se terminera, je veux dire. D'une façon ou d'une autre, notre vie ici – à Finch, à moi et aux poules, dans cette petite enclave au milieu des bois – ne pourra pas durer éternellement. Mais je n'aime pas y penser.

Je m'enfonce dans les bois sur environ deux cents mètres, jusqu'à l'endroit où le sol se met à descendre. Les arbres sont plus clairsemés, le paysage plus dégagé. Je pousse le raton laveur dans la pente, et il atterrit, avec un bruit sourd, près d'un oléastre à ombelles. Les feuilles de l'arbre frémissent et certaines se détachent, pluie blanche comme une bénédiction. Les charognards ne tarderont pas à le trouver. Vautours, corneilles. Peut-être des coyotes, ou un ours. On a tout ça ici ; parfois les coyotes chantent la nuit.

Sur le chemin du retour, je m'agenouille pour cueillir une poignée de trèfles blancs. Je retire le givre avec mon pouce.

On l'ajoutera aux œufs du matin. Cette plante est riche en protéines, et Finch aime ça.

Dans l'enclos, les poules sont toujours sur les nerfs à cause du raton laveur, elles gloussent et s'ébattent. Ce sont des créatures sensibles, qu'un rien ébouriffe, si vous me passez l'expression. Je leur parle tout bas, d'une voix douce :

– Tranquillisez-vous, les filles. Cooper veille au grain. Je suis sorti dès que j'ai entendu du bruit. Je me suis occupé de cette sale bestiole, elle ne reviendra pas. Allez, du calme.

On n'aura sans doute pas d'œufs aujourd'hui, vu leur stress, mais il nous en reste trois d'hier, dans le bol rouge sur le plan de travail.

À l'intérieur, Finch a sorti la poêle en fonte sur la cuisinière et l'a mise à chauffer. Assise sur le canapé, elle lit un livre.

– Ça va ?

Elle redresse la tête et soudain – flash, souvenir, plaie dévorante. Cindy, la mère de Finch. C'est comme voir une revenante, ce que j'aime et déteste à la fois. Ses cheveux blonds et ses yeux verts, Finch les tient de Cindy, pas de doute possible. Ce qui m'a toujours paru être une forme d'insulte aux probabilités de la génétique : mes cheveux bruns et mes yeux marron auraient dû gagner. Mais il y a aussi sa façon de me regarder, de marcher, orteils tournés vers l'extérieur, d'enrouler des mèches autour de son index. Tout ça lui vient de Cindy. Ses expressions, surtout. Comment Finch peut-elle avoir, être tout cela alors qu'elles ne se sont connues que quatre mois toutes les deux ?

– Je suis un peu fâchée contre toi, dit-elle. Pour ce que tu as fait tout à l’heure.

Elle détourne les yeux.

Je verse une cuillère à café d’huile de colza dans la poêle. Si je la mesure, c’est parce que le rationnement est constant, tout se compte. Demain, 14 décembre, Jake – mon pote de l’armée, le propriétaire de cet endroit – devrait nous ravitailler. Sa visite annuelle constitue le seul événement marquant de notre existence. Et chaque année, à la même période, j’ai des sueurs froides. Je pense aux conséquences s’il ne se pointait pas. Il faudrait diversifier la chasse, peut-être exhumer les pièges dans le grenier de la cabane. Bien plus embêtant, il faudrait sortir et aller chercher des provisions.

Ça pourrait arriver, qu’il ne vienne pas, et je le sais. Cette pensée est tapie en permanence dans un recoin de mon esprit : Finch et moi à l’entrée de l’hiver sans réserves de nourriture suffisantes. La neige qui s’accumule, les routes impraticables. Je prends un œuf dans le bol rouge.

– Je suis désolé pour Susanna.

– C’est juste qu’on aurait pu tenter de la soigner. Elle se serait peut-être remise, si on lui avait laissé un peu de temps. Si tu lui avais donné sa chance.

– Non, Finch. Ce raton laveur lui a rompu les os du cou. Il était tordu, je l’ai bien vu.

Je me détourne de la cuisinière pour la regarder dans les yeux.

– Elle ne serait peut-être pas morte tout de suite, mais elle ne s’en serait jamais remise, ma puce.

– Ben, dit-elle tout bas, je ne vois pas en quoi ça justifie ce que tu as fait.

Je casse deux œufs dans la poêle, les bords blanchissent, grésillent, se soulèvent. Je les saupoudre de trèfle blanc et ajoute une pincée de sel.

– Les choses ne sont pas toujours aussi simples, Finch. Je suis désolé de te l'apprendre, la vie est ainsi.

Elle étend ses jambes pour les poser sur le petit coffre vert qui nous sert de table basse, puis referme son livre d'un geste sec. Elle se dirige vers la bibliothèque dans le coin de la pièce et range le livre à sa place – Finch est une créature d'ordre, elle aime qu'ils soient classés par genre –, avant de pivoter vers moi. Elle approche d'un pas nonchalant, avec une petite moue en coin.

– Mais tu répètes sans arrêt qu'il y a le bien et le mal, et qu'il faut faire le bien, dit-elle en jetant un coup d'œil au contenu de la poêle.

Puis elle me fixe. Ses yeux d'un vert perçant exigent une réponse.

Sauf que. Cette maison composée de deux pièces contient quatre couvertures, une vieille table et une bibliothèque. Elle est équipée d'une bouilloire, une cocotte et une poêle en fonte. D'un évier avec une petite fenêtre qui donne sur la longue route de gravier menant ici. De deux étagères au-dessus de la cuisinière à bois. Dans ce petit monde isolé, rien qu'à nous, il règne une telle simplicité qu'il est difficile d'expliquer la complexité de la vie. La frontière hasardeuse et souvent mouvante entre le bien et le mal. En vérité, Finch se met parfois en quête de réponses que je ne peux

tout simplement pas lui donner, non pas parce que je ne le voudrais pas, mais parce qu'il y aurait trop d'explications à lui fournir. Elle n'a jamais rien connu d'autre que cette cabane, et les bois qui l'entourent. C'est la vie que je nous ai choisie. Enfin... on ne peut pas réellement parler de choix, je suppose. Je n'avais pas d'autre solution.

Je me contenterai de dire ça : il arrive que des drames se produisent sans qu'on y soit préparé, qu'on prenne des décisions qui paraissent judicieuses sur le moment, puis plus tard, avec le recul, on aimerait pouvoir les modifier en partie, mais on ne peut plus, et voilà.

Je retourne un œuf et le jaune crépite. Dans une tentative de diversion, je lance :

– Jake ne va pas tarder.

Elle sourit.

– Je sais. Demain.

Je regarde ma montre : une Seiko, automatique. Le plus bel objet que j'aie jamais possédé, cadeau de tante Lincoln pour mon diplôme du secondaire. Trente-trois heures. Peut-être trente-deux, s'il planifie bien son expédition et évite les bouchons. On entendra le moteur en premier : un discret vrombissement parmi les murmures des pins. On verra la camionnette apparaître, son capot argenté luisant au soleil, et les branches qui empiètent sur la route s'écarteront comme un rideau. Il se garera devant la maison, coupera le moteur. Il descendra du véhicule, s'aidant de son bras pour soulever sa mauvaise jambe, grimacera en se hissant sur ses deux pieds. Il prendra appui sur sa canne et

sourira de ce large sourire, sa bouche étant la seule partie de son visage à avoir été épargnée par l'explosion.

Finch courra vers lui, jettera ses bras autour de sa taille et manquera de le renverser, et lui rejettera la tête en arrière pour rire avant de souligner combien elle a grandi depuis la dernière fois.

Finch m'aidera à sortir les provisions, à faire des allers-retours. Monter les marches, traverser le perron, entrer dans la cabane. Il y aura un ragoût de chevreuil, nous ouvrirons la porte de la cuisinière à bois pour écouter le feu crépiter et cracher. Une fois que Finch ne pourra plus garder les yeux ouverts, nous nous abandonnerons à la nuit, installés dans le salon ; Jake posera des questions sur l'année écoulée, et moi sur sa santé, et nous rirons, et pendant une semaine tout sera agréable, ou presque.

Jake sera là et tout ira bien.

– Tes cadeaux sont prêts ?

Je connais déjà la réponse : ils le sont depuis des semaines.

– Oui. Un os taillé, des violettes du printemps dernier que j'ai fait sécher.

Elle désigne du menton une pile de papiers sur le plan de travail, avant d'ajouter :

– Et... mon cardinal.

Finch est plutôt douée, et son dessin d'un cardinal perché sur une branche est l'une de ses œuvres les plus réussies.

– Bien. Qu'est-ce que tu dirais d'enterrer Susanna après le petit déjeuner ? Et ensuite on fendra du bois de chauffage pour l'entreposer à l'arrière de la cabane ? La neige

va arriver en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Je parierais sur un petit mois, à peine.

Finch relève la tête, les yeux brillants d'excitation.

- Ma luge.

Je partage les œufs en deux, au milieu, puis je remplis nos assiettes.

- Ta luge.

L'an dernier, Jake en a apporté une, mais on n'a pas eu un bel hiver, des semaines et des semaines de grésil et de glace sans une seule chute de bonne neige.

Je prends une pomme dans le saladier et sors mon canif pour la couper. Je pose les assiettes sur la table.

- Petit déjeuner.

Finch se hisse sur sa chaise.

- Je vais fabriquer une croix pour Susanna, on la mettra sur sa tombe.

- Il y a de la ficelle dans la commode.

- Je vais avoir besoin de ma hachette. Et je pourrai utiliser ton canif ?

- Si tu fais très attention.

Finch joue avec l'œuf dans son assiette.

- Tu crois que c'est elle qui l'a pondu ?

Finch et ses questions impossibles. Pourquoi le lichen pousse-t-il sur les arbres dans cette partie de la forêt mais pas ailleurs ? Pourquoi les poules ont-elles les yeux ronds ? Tu crois qu'Emily Dickinson se sentait seule ?

Nous avons quatre poules. Trois, maintenant. Soit vingt-cinq pour cent de chances que cet œuf soit celui de Susanna.

- On peut décider que oui si tu veux.

Finch acquiesce d'un signe de tête et prend une bouchée d'œuf avec sa fourchette.

- Son dernier cadeau.
- Merci, Susanna, dis-je.
- Merci, Susanna.

Après le petit déjeuner, nous ressortons avec la pelle qui a mis fin aux jours de la pauvre Susanna, et qui porte toujours des traces de sang. J'essaie de l'essuyer dans l'herbe, mais il a déjà séché. Nous entreprenons de creuser une petite tombe. J'y dépose délicatement Susanna dans un esprit de recueillement pour faire plaisir à Finch, puis je recouvre son corps de terre, que j'aplanis. Finch récite un poème qu'elle vient d'apprendre par cœur. Tout ça grâce à la bibliothèque de la cabane, pleine à craquer. Certains livres font plus de cinq centimètres d'épaisseur et nous avons largement de quoi lire. Hans Christian Andersen, Walt Whitman, Ovide. Elle a tout lu. Le père de Jake était professeur de littérature, alors j'imagine qu'on peut dire que nous sommes pourvus en matière de vie intellectuelle. Ça me fait sourire parce que c'est le dernier terme qui viendrait à l'esprit de quiconque voudrait décrire l'existence que nous menons ici, à commencer par moi. Finch lit, relit, apprend et mémorise tout, si bien qu'elle est, par exemple, un vrai puits de science sur la *Littérature américaine avant 1900* – c'est le titre du livre qu'elle a dévoré au printemps dernier. Deux mille cinq cent soixante-quatre pages, écrites si petit que j'ai mal au crâne dès que je m'y plonge trop longuement. Bref, je soupçonne que la plupart des enfants de huit ans ne récitent pas du

Emily Dickinson, du Anne Bradstreet ou du Walt Whitman, or c'est ce que Finch fait depuis six mois maintenant.

- « Le plus bel accident de tous est la mort », dit-elle.

Whitman. Croyez-moi, j'adore Whitman, mais enfin ça reste d'une morbidité insoutenable dans la bouche d'une gamine de son âge.

- Susanna, poursuit-elle, tu étais courageuse et belle, et tu nous offrais tes œufs.

- Amen.

- Dis quelques mots, Cooper. Pas juste amen.

Finch ne s'en souvient pas, mais ce n'est pas la première fois que nous nous retrouvons devant une tombe tous les deux et, même s'il s'agit d'enterrer une poule cette fois, je ne peux pas m'empêcher d'y penser. De penser à elle. Cindy, qui, si les choses avaient pris un autre tour, aurait dû être ma femme, qui a failli le devenir. Je tourne mon visage vers le ciel, où brille le soleil à présent, sans un seul nuage, rien que du bleu et la traînée blanche d'un avion, qui traverse lentement l'immensité.

- Susanna, tu étais une bonne poule, et je suis désolé que tu aies dû partir dans ces circonstances, et je m'excuse de t'avoir frappée avec la pelle, même si ça valait mieux qu'une longue agonie douloureuse.

Je coule un regard à Finch, qui serre les paupières de toutes ses forces et qui fronce le nez à mes derniers mots.

- Amen.

- Tu aurais pu écrire un poème, observe-t-elle en plissant les yeux, éblouie par le soleil.

Elle met sa main en visière et me dévisage.

## LE SILENCE DES REPENTIS

– Un poème, ça aurait été une meilleure façon de lui faire tes adieux.

Je lui ébouriffe les cheveux.

– Allez, je vais fendre du bois.

– Ton canif, s'il te plaît, demande-t-elle en tendant une main vers moi.

Je le sors de ma poche arrière.

– Je vais commencer la croix, ajoute-t-elle.

Huit années ici dans la nature et, à l'exception de quelques fouineurs, le seul véritable problème qu'on ait rencontré s'appelle Scotland. Notre voisin en aval, si l'on peut se fier à ses dires, car pour être honnête je n'ai, pour les confirmer, que le filet de fumée qui monte au-dessus de la cime des arbres les jours de froid. Peu après notre arrivée, ses pas l'ont conduit jusqu'à notre cabane, aussi discret qu'un fantôme. Une apparition. C'était en août, et le feuillage des arbres était si épais qu'en installant Finch sur sa couverture pile au bon endroit elle se trouvait à l'ombre – il me suffisait ensuite de la déplacer lorsque le soleil basculait à l'ouest dans le ciel. Elle était bébé à l'époque, elle apprenait tout juste à s'asseoir seule.

– Tu n'es pas Jake, a-t-il lancé.

Il se tenait là, à trois mètres derrière moi. Je vous le dis : je ne l'avais pas vu venir, je n'avais pas entendu une seule feuille bruire, une seule brindille craquer, rien.

Bon. C'est à cet instant précis, à cet endroit, que je l'ai décidé : je ne pouvais plus être Kenny Morrison. Je ne sais

pas bien comment j'ai eu cette présence d'esprit, n'ayant pas vu d'autre être humain que Finch depuis plus d'un mois, alors qu'il venait de débarquer et de me prendre tellement au dépourvu que j'avais les idées embrouillées, mais je l'ai eue. Nous vivions sous la tente, parce qu'à cette époque Jake n'était toujours pas au courant de notre présence ici, et ça m'aurait fait tout drôle de m'installer dans sa cabane sans lui en parler auparavant. Je n'avais que deux livres : la bible de tante Lincoln et son manuel sur les oiseaux d'Amérique du Nord, et je suppose que c'est ce qui m'a fait penser aux piafs. J'avais des piafs plein la tête, oui. J'ai choisi ce nom-là, à cause de l'épervier de Cooper. Ceux qui s'y connaissent un peu en oiseaux savent que ce rapace est une créature discrète : il lui arrive d'adopter un vol rasant puis de s'élever brusquement pour franchir un obstacle et surprendre sa proie. Enfin bref, j'ai adopté ce nom depuis, même pour Finch. Elle ne m'a jamais appelé autrement.

- C'est une propriété privée, ai-je répondu.

- Ouais, mais justement pas la tienne, si ?

Sa façon de parler, glaciale et tranchante. De regarder. J'avais l'impression qu'il était capable de voir au-delà des apparences, au fond de moi, comme s'il devinait des choses qui s'y trouvaient encore et dont j'aurais pourtant aimé qu'elles aient disparu.

- Non mais t'es qui, bordel ?

Il a craché sur le côté, et du tabac s'est accroché à son menton. Il s'est essuyé le visage avec sa manche sale.

- J'aime ni ta grossièreté ni le ton de ta voix. Ils sont injustifiés. Je suis Scotland, ton voisin. Je vis par là.

Il a incliné sa tête en direction d'une falaise au sud d'ici, à l'endroit où la rivière commençait à s'incurver. Lorsqu'il s'est tourné sur le côté, j'ai vu qu'il avait un AK-47 en travers du dos. Un AK-47 !

– Tu chasses ? lui ai-je lancé en désignant le fusil d'assaut du menton.

J'ai décidé de jouer les idiots, de faire celui qui n'avait pas reconnu l'arme, pour le convaincre que j'étais juste un abruti de campeur échoué dans les bois. Mais en réalité je me demandais pourquoi il avait besoin d'une arme automatique. Et ce qu'il faisait là. Et comment je réagirais si la situation dégénérait. La réponse, je l'ai vite compris, était simple : j'étais prêt à n'importe quoi. Je n'avais aucune limite parce que j'avais déjà franchi toutes celles qu'on peut imaginer. Le truc, c'est qu'une fois qu'on est passé de l'autre côté, une fois qu'on a fait presque tout ce qu'on s'était toujours juré de ne jamais faire, on perd aussi une forme de confiance, l'assurance qu'on ne recommencera pas.

Il a accueilli ma question d'un rire, un rire de gorge qui tenait du grognement et semblait suggérer qu'il me prenait pour un imbécile, ce qui était exactement mon objectif.

– Ouais, a-t-il dit en découvrant de vilaines dents grises. Pour chasser. Des lapinous.

Je me suis présenté, Cooper, puis j'ai montré Grace Elizabeth.

– C'est Finch<sup>1</sup>.

---

1. En anglais, « finch » signifie *petit oiseau*, et entre dans la composition de plusieurs noms, comme « goldfinch » – *chardonneret* – ou « chaffinch » – *pinson*. (Toutes les notes sont de la traductrice)

Quand j'ai prononcé ce nom, elle m'a regardé avec autant d'intensité que s'il s'agissait de son véritable prénom, qu'elle l'avait déjà entendu et qu'il était fait pour elle. Et même si c'était Cindy qui avait baptisé notre fille, elle qui avait feuilleté un gros bouquin en répertoriant au moins dix mille prénoms pour trouver le bon, Finch me paraissait une solution de substitution adaptée aux circonstances.

Il a brièvement hoché la tête.

– C'est pas mal Cooper, mais je crois que je préfère « L'Américain prodigue ».

– Comment ça ?

– Tu m'as entendu, voisin.

Il s'est esclaffé.

Il y avait quelque chose chez ce type, un truc louche, agressif et... quoi ? C'est le mot « éthéré » qui m'est venu à l'esprit. Pas tout à fait réel. Bon, la possibilité qu'il n'existe pas m'a traversé l'esprit, parce que même si ça ne s'était produit que dans les tout premiers temps de mon retour au pays, ça m'était arrivé de voir des gens qui n'étaient pas vraiment là. Mais « éthéré » n'était pas le terme approprié. Bizarre. Perturbant.

Un corbeau s'est envolé d'un pin voisin. Petit, pas encore à sa taille adulte, avec un morceau de fil rouge entortillé autour de la patte. Il est venu voler près de mon visage comme un moucheron ou un moustique. Il battait des ailes, cherchant à me provoquer. Je l'ai chassé de la main, et d'un claquement de langue Scotland a appelé la créature, qui s'est posée sur son épaule. Il a sorti une miette de pain de la

poche de sa chemise, et le corbeau l'a piochée directement dans sa paume, sans mentir.

– Je te présente Crow<sup>1</sup>. C'est sa façon de te dire qu'il ne t'aime pas.

Scotland a fait passer le fusil par-dessus sa tête et l'a déposé par terre. Il n'était pas si grand que ça, moins que moi, et il était maigre, mais il avait l'air rapide, puissant et nerveux, les veines de ses bras étaient épaisses et saillantes. Il était plus vieux que moi, d'une vingtaine d'années peut-être, ou simplement une dizaine. Difficile à dire : il avait l'apparence de quelqu'un qui menait son existence à la dure et son mode de vie avait laissé des traces. Sur son bras droit, il avait un immense tatouage d'une blonde, aux traits détaillés avec une grande précision : yeux, nez, bouche, tout était en couleur. Un autre visage sur le gauche, ainsi qu'un tatouage du corps des marines en dessous, sur l'avant-bras. Un ancien militaire, lui aussi.

Il s'est agenouillé près de la couverture de Finch et a tendu sa main sale vers elle pour passer un index sous son menton.

– Jolie poupée, a-t-il dit avant de se tourner vers moi. « Les enfants sont un héritage de l'éternel. » Psaume 127, 3. Surtout les filles.

Il s'est tu et a levé la tête vers les arbres, une brise s'est levée, les feuilles, lourdes et vertes, ont frissonné au-dessus de nous.

---

1. En anglais, « crow » signifie *corbeau*.

– La Bible ne parle pas des filles. C'est moi qui ai ajouté cette partie.

Soyons honnête. J'ai envisagé de le tuer sur-le-champ. J'aurais gardé l'AK-47 et on n'aurait jamais revu Scotland. La tristesse me rendait cruel à cette époque, une vraie bête enragée ; Cindy venait de nous quitter, nous nous étions réfugiés sous une petite tente, Finch et moi, et soudain débarquait ce type qui n'avait rien à faire dans le tableau, capable de menacer notre équilibre précaire, et il a bien failli me pousser dans mes derniers retranchements.

*Du calme, Kenny. Cooper. Du calme.*

Je me suis dit que si on se trouvait à l'épicerie ou dans un café, que nous étions simplement, Finch et moi, un père et sa fille sortis faire une balade matinale, qu'un inconnu approchait et la complimentait, ça n'aurait rien d'anormal. Finch était jolie, et les gens aiment s'extasier sur les beaux bébés. Ça ne signifiait rien. *Arrête d'imaginer systématiquement le pire chez les autres. Arrête d'être aussi parano.* J'entendais presque Cindy prononcer ces mots.

Scotland s'est relevé et s'est dirigé vers le porche de la cabane. Il a observé le bois empilé contre la façade. J'avais commencé à entasser des bûches, que je coupais à l'occasion.

– Ça ne suffira jamais.

– Comment ça ?

– Tu prévois de rester ici un petit moment.

Une affirmation, pas une question.

– Il t'en faudra beaucoup plus, a-t-il ajouté.

– J'avais besoin de changer de décor.

Scotland a émis un son entre le rire et le grognement, et j'en ai déduit que c'était sa façon de me faire comprendre qu'il n'était pas dupe. Il a placé une main en visière, puis a levé les yeux vers le toit, la cheminée, passant en revue le moindre détail. Il s'est approché des arbres fruitiers et a inspecté les branches, se penchant vers les minuscules boules qui ne ressemblaient pas encore tout à fait à des pommes.

– Tu es là depuis six semaines déjà.

Il nous avait observés. Surveillés. J'ai repensé au Ruger. Perturbé de constater que l'idée de le tuer me venait si facilement, qu'elle me semblait une solution naturelle. *C'est à cause de ce qui t'est arrivé, ai-je songé. Tu es devenu cet homme désormais. À une époque, tu ne supportais pas de voir tante Lincoln dépouiller un cerf. Sang, muscles, fascias, os : ce spectacle t'écoeuraient. Tu te plaçais à l'écart et tu tournais la tête. Plus maintenant.*

Une image de Cindy a alors surgi dans mon esprit, riant au crépuscule, des cheveux collés sur ses dents. À mon retour de Kaboul, il est arrivé, parfois, quand le soleil scintillait sur l'eau et la consumait, que j'aie l'impression qu'avec Cindy je pourrais redevenir l'homme d'autrefois. Ça prendrait du temps, mais j'y parviendrais, avec son amour, en adoptant un certain rythme de vie, avec l'aide de Dieu. Je redeviendrais quelqu'un qui détournerait les yeux en présence de la mort, qui s'y soustrairait.

Scotland s'est baissé vers son sac à dos et en a soulevé le rabat.

J'ai posé la main sur le Ruger.

Il a plongé le bras à l'intérieur, qu'est-ce qu'il allait sortir...

J'ai dégainé mon pistolet et l'ai braqué sur lui parce qu'on n'avait pas fait tout ça pour être abattus par un cinglé dans la forêt.

Crow a quitté l'épaule de son maître et a croassé en battant des ailes.

- Tiens, a dit Scotland.

Il n'a même pas posé les yeux sur l'arme, il les a rivés sur moi, il les a plongés fixement dans les miens. Pas troublé par le pistolet pointé sur lui, pas inquiet, pas même surpris. Il ne souriait pas, mais il avait une lueur dans l'œil qui suggérait que, peut-être, il était amusé.

- Tiens, a-t-il répété, la main tendue vers moi.

C'était une fusée éclairante.

- Si jamais tu te retrouves dans la mouise, utilise-la. Je la verrai. J'ai une longue-vue.

Ce qui expliquait comment il savait depuis combien de temps nous nous trouvions à la cabane. Je continuais à le viser avec le Ruger. Pétrifié. Finch a roulé sur le côté et s'est mise à pleurer.

Scotland s'est baissé pour déposer la fusée sur la couverture. Il a pris Finch dans ses bras et l'a gentiment agitée de haut en bas. Elle m'a observé, son visage poupon était rouge.

- Range ton arme, Cooper, m'a dit Scotland. Il faut que tu te montres plus amical avec tes voisins. Et je crois que ta fille a besoin de toi.

J'ai soutenu son regard et lui le mien, et il ne cillait pas, mais il y avait une cicatrice qui s'étirait au-dessus de son

sourcil, une mince ligne blanche sur sa peau bronzée et tannée, et elle tressaillait. N'empêche, il ne s'est pas dérobé. J'ai rangé le Ruger dans ma poche. Finch a tendu les bras vers moi et je l'ai prise, je l'ai serrée fort.

– Écoute, je comprends pour le pistolet, a repris Scotland. Après ce que tu as fait, tu dois te sentir nerveux, j'imagine.

Je me suis tourné vers lui, j'ai tenté de capter à nouveau son regard, de le déchiffrer. *Il sait.*

Il scrutait les bois.

– Mais laisse-moi t'expliquer un petit truc, voisin. Si je voulais me débarrasser de toi, je m'en serais déjà chargé. J'aurais pu m'en occuper dès le jour de ton arrivée ici, le 29 juin. Et je ne l'ai pas fait. J'aimerais autant ne pas avoir de voisin du tout, enfin tu es là et tu as tes raisons, c'est pour ça que je vais t'accorder le bénéfice du doute, et t'appeler Cooper. Par contre, pour que cet arrangement fonctionne, il faut qu'on ait de bons rapports de voisinage. Tu comprends ?

Il a craché sur le côté.

Finch s'est retournée vers Scotland et elle a tendu une petite main potelée dans sa direction. Une fois de plus, il a passé son index replié sous le menton de ma fille. De près, j'ai constaté que ses mains n'étaient pas seulement souillées par de la terre. Il y avait du sang aussi. Des traînées rouges qui s'enroulaient autour de ses poignets et remontaient au-delà. Il a de nouveau plongé le bras dans son sac à dos. Il en a sorti une petite pile de journaux.

– Un peu de lecture pour toi, m'a-t-il lancé.

Il a ensuite extrait un lapin mort d'une seconde poche et l'a jeté par terre, puis il a remis son sac sur ses épaules. D'un claquement de langue, il a appelé Crow, qui s'est aussitôt élancé en éclaireur, puis Scotland nous a dit à bientôt, avant de s'éloigner et de disparaître. Finch ne l'a pas lâché des yeux un seul instant.

Ce soir-là, pour la première fois en six semaines, j'ai mangé autre chose que des haricots en boîte et des pêches au sirop. Je n'aurais pas imaginé dire ça mais, sans mentir, je ne me suis jamais autant régalé qu'avec le lapin de Scotland. Je l'ai dépecé, puis je l'ai fait rôtir sur un feu au crépuscule. Finch était assise sur mes genoux, elle remuait les bras et les jambes en regardant les flammes monter de plus en plus haut. J'ai rongé le moindre morceau jusqu'à l'os, cartilages et gras compris, et j'ai même donné de minuscules bouts à Finch, c'était la première fois qu'elle goûtait de la viande, à moins de compter les cochonneries qu'ils mixent dans les petits pots pour bébés.

Ce soir-là, j'ai compris que je m'y prenais comme un manche en abordant la situation au jour le jour, dans l'attente de... De quoi au juste ? Une équipe de snipers qui feraient une descente sur la cabane pour nous emmener, une flotte de voitures de police qui remonteraient au pas la route de gravier ? La fin, voilà ce que j'attendais, et ce n'était pas une façon de vivre, surtout que ça ne nous préparait pas pour le présent. Nos réserves diminuaient et on ne tiendrait jamais à moins que je ne me mette à chasser. Alors j'ai décidé que je devais trouver un moyen d'appeler Jake.

Ce soir-là, j'ai lu mon livre sur les oiseaux d'Amérique du Nord à Finch, comme je le faisais tous les jours depuis notre arrivée, et elle s'est endormie. La nuit était tombée, et j'étais impatient de feuilleter les journaux que Scotland m'avait apportés. Le lendemain matin peut-être, avec mon café. Une activité presque normale. Assis près du feu, j'ai observé les silhouettes des pins gris qui se balançaient au vent, les chauves-souris qui s'élevaient et plongeaient, voletant dans le noir. J'ai écouté le souffle de Finch, cette respiration précipitée des bébés qui ne suit pas le même rythme que celle des adultes, et pour la première fois depuis la mort de Cindy j'ai éprouvé un sentiment qui n'était pas tout à fait de la paix mais qui s'en approchait. La sensation que, peut-être, il était possible de croire à autre chose qu'à l'instant présent qui nous serrait dans son poing. Que peut-être il était possible de croire à un *nous* ici, composé de Finch et moi.

Je me suis dit que ça pouvait être positif d'avoir quelqu'un dans les parages s'il arrivait quelque chose de grave, une aide à solliciter, parce que n'y avait-il pas des dizaines et des dizaines de choses qui pouvaient mal tourner ici ? Je pouvais me blesser. Finch aussi. Ou tomber malade. Et qu'est-ce que je ferais dans ce cas ? Quelle serait ma stratégie de repli ? Je n'en avais pas prévu, et peut-être que maintenant, grâce à Scotland, j'en avais une.

Pourtant cette nuit-là j'ai rêvé de Cindy : un rêve joyeux et agréable, où elle tenait Finch contre elle, dans un porte-bébé, et où je lui disais : « Attends, je prends une photo. » Cette partie-là du rêve était inspirée d'un souvenir – ça s'était

## LE SILENCE DES REPENTIS

réellement produit, le premier jour de chaleur suivant la naissance de Finch. Juste après, Cindy me tournait le dos pour reculer de quelques pas, mais quand je lui lançais : « OK, c'est bien là », elle ne s'arrêtait pas, elle continuait à s'éloigner, et Scotland était là, il les attendait, et Cindy refusait de me regarder, et pour une raison inexplicable je ne pouvais pas bouger pour la rejoindre, et tous les trois partaient ensemble en m'abandonnant, et seul Scotland se retournait vers moi avec un sourire pour agiter la main, et celle-ci était couverte de sang.

Le 14 décembre arrive. Finch se lève de bonne heure, grimpe dans mon lit avant mon réveil, si bien que la première chose que je vois en ouvrant les yeux est son visage, à moins de dix centimètres du mien.

– Ah, bien, dit-elle avec un sourire. Tu es réveillé.

Elle appuie sur mes joues avec ses deux paumes, pour les écraser.

– Mon petit joufflu, dit-elle. Joufflu, joufflu, joufflu !

Elle rit, puis roule sur le côté pour se lever et sautille dans la pièce comme un lapin, les deux mains repliées devant sa poitrine.

– Quelle heure est-il ?

Je devine à l'obscurité ambiante qu'il est tôt. Peut-être même le milieu de la nuit.

– Aucune idée. Jake vient aujourd'hui. On est le 14. Tu n'as pas oublié, hein ? Ne me dis pas que tu as oublié.

Je m'assieds lentement.

– Je n'ai pas oublié... Finch, je crois que c'est encore la nuit.

– Je n’arrive pas à dormir. Impossible ! Je n’ai pas fermé l’œil un seul instant.

C’est faux ; sa respiration était profonde, elle dormait d’un lourd sommeil quand je suis allé me coucher, mais je ne dis rien.

– Tu sais bien qu’il vient toujours en fin d’après-midi.

Il se met en route dès le lever du jour, cependant même en partant de bonne heure il lui faut une journée pour se rendre ici. Et d’ailleurs ce long trajet l’épuise... Je le vois bien, même s’il a toujours un sourire jusqu’aux oreilles lorsqu’il se gare devant la cabane.

– Tu crois que tu pourrais aller lire un peu dans le séjour ?

Finch secoue la tête.

– Non.

C’est rare de l’entendre refuser de prendre un livre.

– D’accord. Alors pourquoi tu ne nous préparerais pas un petit déjeuner ?

– Je n’ai pas faim, mais d’accord.

Elle quitte la chambre en sautillant, les mains toujours repliées devant sa poitrine.

Je me rallonge dans mon lit et je tends l’oreille. Elle tourne les boutons de la cuisinière à bois, à fond sur la gauche, elle patiente puis ouvre la grille pour le tirant d’air et ajoute, enfin, du bois dans le petit foyer. Elle traîne une chaise depuis la table pour grimper dessus et attraper la poêle, qu’elle place sur la cuisinière. Elle remplit la bouilloire d’eau et la met à chauffer.

Je m'assoupis un instant... Elle est brusquement de retour et me tend une tasse de café. Je me redresse dans mon lit, me cale contre mes oreillers.

– Merci, ma puce. Petit-déjeuner au lit... C'est un luxe auquel je pourrais bien m'habituer, méfie-toi.

Elle hausse les épaules, quitte à nouveau la chambre en sautillant, pour revenir une minute plus tard avec une assiette contenant un œuf et une demi-pomme. Elle me rejoint dans mon lit avec sa propre assiette mais touche à peine à la nourriture, au prétexte que son estomac fait des sauts périlleux et que ça l'empêche de manger. Le temps qu'on termine le repas, le jour commence tout juste à se lever. Elle lit pendant un moment, sort installer une vieille canette qu'elle s'entraîne à viser avec son lance-pierres, s'inquiète de son dessin de cardinal pour Jake, lui écrit un petit mot.

J'essaie de l'occuper. Nous allons chercher trois pommes dans le cellier que nous faisons cuire à la cocotte avec le restant de cannelle. Nous coupons du bois pour nous chauffer, nous allons faire une promenade vers le sud et nous essayons de cuisiner une grouse. Les heures se traînent à une lenteur douloureuse, et Finch, passée de l'excitation du petit matin à l'euphorie débordante, est saisie d'une déception qui me fend le cœur. Elle sort sans arrêt de la cabane pour jeter un coup d'œil au virage de la route.

Lorsque le jour décline, elle va se poster derrière la fenêtre et guette Jake.

– Où est-il, enfin ? demande-t-elle, le nez collé à la vitre.

Depuis le dîner, une terrible appréhension me serre le torse, accablante. J'essuie mes mains sur les jambes de mon pantalon. Je déglutis, ordonne à ma voix de ne pas me trahir.

– Eh bien, Finch, peut-être qu'il ne viendra pas cette année.

– Il ne viendra pas ?

Elle plisse les yeux et fronce le nez dans un quasi-renfrognement.

– Pourquoi tu dis ça ? Tu sais très bien qu'il ne le ferait pas sans raison, insiste-t-elle.

– Je sais, ma puce. Il ne nous planterait jamais volontairement. Il ne renoncerait pas à une occasion de te voir. Mais tu dois bien avoir conscience d'une chose : comment nous aurait-il prévenus s'il avait eu un empêchement ? Il n'a aucun moyen de nous joindre, si ?

– Il a sans doute été retardé ce matin. Ou autre chose.

Elle colle à nouveau son nez contre la fenêtre.

– Il va arriver, dit-elle en scrutant l'obscurité, son souffle formant de la buée sur la vitre.

J'accepte de la laisser veiller. Elle s'installe à côté de moi sur le canapé et me fait la lecture pendant que j'ajoute un carré à la courtépointe en patchwork sur laquelle je travaille. J'ai décidé de donner une seconde vie aux vêtements qui ne lui vont plus et qui étaient entreposés dans des sacs poubelle au grenier, prenant de la place pour rien. La couverture dont Finch se sert était parfaite jusqu'à présent, elle devient un chouia petite. J'ai entrepris de découper des carrés dans ses anciens habits – bodys, tee-shirts, robes –, puis de les assembler un par un. Ça prend plus de temps

que je ne l'imaginai et je regrette un peu de m'être lancé dans cette entreprise, mais on a un long hiver qui nous attend, avec des soirées interminables, la nuit tombant tôt à cette période de l'année. De toute façon, impossible de me dérober maintenant, tant Finch est folle de joie à l'idée d'avoir une courtepoinette plus grande. Et puis ça l'éclate de retrouver ses anciennes affaires. Or comme je suis un incurable sentimental, je me dis que c'est un bon moyen de sauvegarder un petit bout de son passé. Un souvenir de nos premiers temps ici.

Le sommeil finit par l'emporter – elle veille depuis dix-neuf heures –, et elle s'allonge sur le canapé, les genoux serrés contre sa poitrine, pendant que je finis ma couture.

J'empile les carrés et me dirige vers la porte sur la pointe des pieds. J'enfile ma veste, enfonce mon bonnet sur mes oreilles. Je sors dans la nuit, le givre recouvre l'herbe de diamants, l'air est froid et sec. La lumière rouge d'un avion clignote dans le ciel dégagé et parsemé d'étoiles. Je fourre mes mains dans les poches de ma veste et m'appuie contre un des montants du porche.

L'an dernier, on s'est assis autour d'un feu de camp, Jake et moi, par une nuit qui n'était pas sans rappeler celle-ci.

Il a remué les braises avec un bâton.

– Tu sais que si jamais je ne viens pas, une année, c'est parce que je n'aurai pas pu, m'a-t-il dit.

Je lui ai répondu que je le savais, oui.

– Ce que j'essaie de t'expliquer, c'est que je ne vais pas mourir de vieillesse, a-t-il ajouté avant de grogner. Pour reprendre les mots de mon neurologue.

- Les médecins et leur tact légendaire...
- Bon, c'est plutôt mieux d'être prévenu, tu ne trouves pas ?

A-t-il soutenu mon regard à ce moment-là ? A-t-il fixé le feu pour éviter de le croiser ? Aujourd'hui, un an plus tard, je ne peux pas m'empêcher de repenser à cette conversation et de me demander si Jake cherchait à me faire passer un message. Il avait peut-être un pressentiment, ou alors il n'avait pas trouvé le courage de me dire toute la vérité sur sa situation, ou il m'appelait peut-être même à l'aide. Qu'est-ce que je lui ai dit déjà en l'aidant à rentrer dans la maison, plus tard ce soir-là ? « T'as pas intérêt à clamser et nous lâcher. » Ce qui, avec le recul, peut paraître insensible, j'en ai bien conscience. Égoïste. Je l'imagine seul, en pleine souffrance, ou pire. Lui, la seule et unique personne au monde en qui je pouvais avoir une confiance aveugle, qui avait répondu présent en dépit de tout ce qui s'était produit. Après tout ce qu'il avait fait pour nous, je ne pouvais pas l'aider. Je ne pouvais même pas être simplement à ses côtés. Je déloge un morceau de gravier avec la pointe de ma chaussure. Je le ramasse, le serre fort dans ma paume, il est froid.

J'ai toujours su que c'était une possibilité, qu'à un moment ou à un autre nous devrions nous débrouiller tout seuls. Depuis des années je cherche à obtenir plus du potager, mais soyons honnête la terre n'est pas bonne ici, rocailleuse et acide, et ce que nous avons réussi à faire pousser en plus de nos réserves... ne suffit pas. J'ai étudié les trajets jusqu'à différents magasins, chronométré le temps nécessaire, affiné

ma liste annuelle de provisions. J'avais juste espéré que le jour ne viendrait jamais où j'aurais besoin de mettre ces repérages en pratique.

Il m'est arrivé de sortir des bois, au tout début. La première fois, pour passer un simple coup de fil à Jake, dans la cabine téléphonique de la station-service la plus proche. J'en ai profité pour faire quelques courses dans la boutique. Du lait, du pain, un pot de beurre de cacahuètes. La deuxième sortie s'est bien déroulée. Mais la troisième s'est si mal passée que j'ai encore du mal à y repenser. Je n'ai pas quitté les bois depuis.

Finch avait une vingtaine de mois, et elle gigotait beaucoup trop pour que je l'emmène. Elle commençait à marcher, et elle avait la mauvaise habitude de donner des coups de pied en me mordant et en hurlant « non ! non ! non ! » chaque fois que j'essayais de la prendre dans mes bras. Je parle d'une vraie crise. J'étais à peu près certain qu'elle allait faire une scène dans le magasin, et je ne pouvais pas courir le risque d'attirer l'attention des clients, surtout quand on sait quelle est la première chose qui vient à l'esprit des gens lorsqu'ils voient un enfant avoir ce genre de réaction en présence d'un homme. Voilà pourquoi, après évaluation des risques, j'ai décidé de coucher Finch pour sa sieste dans son parc, puis de faire un rapide aller-retour ni vu ni connu. Elle dormait bien à cette époque, je savais donc que j'avais une fenêtre de quatre-vingt-dix minutes au moins. J'étais de retour au bout de soixante-dix, serein, jusqu'à ce que, en descendant du Bronco, je découvre Scotland assis sur

les marches du perron, Finch sur les genoux. Elle dormait, blottie contre lui.

J'ai failli péter un câble ce jour-là. Vraiment. Je ne crois pas avoir jamais été aussi près du point de rupture. J'avais le Ruger dans ma poche, je l'ai sorti d'un geste vif, je me suis jeté sur eux et j'ai empoigné Scotland par le col. Réveillée en sursaut, Finch s'est mise à pleurer, et je l'ai prise dans mes bras. Elle s'est immédiatement débattue pour que je la lâche. Je l'ai posée par terre et j'ai fait un pas vers Scotland.

- Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Je me suis penché vers lui, j'ai senti l'odeur de wintergreen et de feu de bois. Crow était perché sur la gouttière, il est venu tourner autour de moi en croassant. Finch l'a montré du doigt en poussant des cris perçants.

- Du calme, Cooper, du calme. Je suis juste venu te filer un coup de main, c'est tout.

- Arrête un peu. Elle allait bien, elle dormait.

Il a secoué la tête en remettant sa chemise en place. Puis il a soutenu mon regard, à sa façon.

- Elle ne dormait pas.

- Et comment tu le sais ?

- J'étais là, sur le perron.

J'ai passé mon pouce sur la crosse du Ruger. Mon cœur rugissait, les contours de ma vision se brouillaient.

- Je t'ai vu partir, seul. Je suis descendu la garder. Me suis dit que tu étais peut-être trop fier pour me le demander, et j'ai décidé de prendre les devants, de te rendre ce service. Et j'ai bien fait. Parce qu'elle s'est réveillée et elle a escaladé son bidule, là, à la vitesse de l'éclair.

Il a croisé ses mains sur ses genoux.

– Cooper, tu ne peux pas laisser un enfant de son âge sans surveillance. C'est trop dangereux.

Sa cicatrice prenait des reflets argentés au soleil.

– Une chance que j'aie été là.

J'ai serré le poing, mes paumes étaient moites. À cause de la peur mais aussi de la rage.

– Comment elle est sortie sur le perron ?

J'avais peur de deviner la réponse. Avait-il une clé ? Avait-il forcé l'entrée ?

Il a souri.

– Ah, je confesse que ça a été un peu compliqué. J'ai dû l'amadouer. On a joué à un petit jeu ensemble et j'ai fini par la convaincre de m'ouvrir.

Je ne saurai jamais ce qui s'est réellement passé ce jour-là, en mon absence. Ça continue à me dévaster dès que j'y repense : je n'aurais jamais dû laisser Finch. Après cet incident, Jake est reparti avec une liste à l'issue de sa visite annuelle, et c'est comme ça que nous nous approvisionnons depuis. Je lance le gravier de toutes mes forces, très loin dans le noir, et je guette le son de sa collision avec je ne sais quoi. Je rentre. Ferme les deux verrous, mets la pelle en place. Je porte Finch jusqu'à son lit, souffle la bougie, puis sombre dans le sommeil à mon tour.

À l'heure du déjeuner le 15, je décide de parler à Finch. Il est temps de la libérer de cette attente, parce que je vois bien que ça la rend dingue de rester à l'affût du bruit de

la camionnette de Jake, de chercher à l'apercevoir sur la route. D'espérer. C'est injuste qu'elle continue à penser qu'il débarquera d'une minute à l'autre, alors que je sais, moi, que s'il n'est pas venu le 14, il ne viendra pas du tout.

Elle est à table, elle termine son repas, et je fais les cent pas, en réfléchissant au meilleur moyen de le lui annoncer. Est-ce que je dois m'asseoir et lui serrer la main ? La prendre sur mes genoux ? Elle n'est pas trop grande pour ça, pas encore. Je suis paumé, je n'ai encore jamais eu à faire une chose pareille. Elle se sert du couteau d'office pour découper une pomme, avec application et précision, comme je le lui ai appris.

- Bon, qu'est-ce qu'il y a, Cooper ?

Elle lève les yeux vers moi, fourre une tranche de pomme dans sa bouche et la mastique lentement.

- Quoi ?

- Quelque chose t'énerve.

- Comment...

- Tu es agité.

Elle se débat avec la peau d'un vert tirant sur le rouge, incline le couteau d'avant en arrière.

- Vas-y, crache le morceau.

Je suis à peu près certain qu'elle récite ces mots de mémoire, que je les ai déjà prononcés devant elle. « Vas-y, crache le morceau. » Je m'assieds sur la chaise à côté de la sienne et je prends une profonde inspiration.

- Jake ne viendra pas.

Elle soutient mon regard un instant, ses immenses yeux verts absorbent la nouvelle, puis son visage tressaille sous le coup d'une émotion. Douleur, perplexité.

– Non, il a juste du retard. Tu dois être patient. Tu te trompes.

Elle reprend le couteau pour se couper une autre tranche.

– Je ne me trompe pas, Finch.

Elle appuie la lame du couteau sur la table.

– Et comment tu le sais ? Tu ne lui as pas parlé.

Les coins de sa bouche s'incurvent vers le bas, esquissent un rictus.

– Tu as raison. Mais on avait un accord tous les deux. Il m'a prévenu que s'il ne venait pas le 14, il faudrait en déduire qu'il avait eu un empêchement. C'est ce qu'il m'a dit. Quelque chose a dû lui arriver. Une chose qui l'a empêché de venir cette année.

Je pense à la pompe dans sa jambe, à la grimace qu'il faisait pour gravir les marches du perron. Toutes ces années, tous ces antibiotiques, pour combattre l'infection. Se trouve-t-il dans un lit d'hôpital quelque part, en train de souffrir ? Ou a-t-il fini par succomber ?

Je veux attirer Finch sur mes genoux, mais elle résiste, libère son poignet parce que, à cet instant précis, c'est moi qui la fais souffrir. Moi, le responsable.

Une chance, me dis-je alors en moi-même, que nous n'ayons jamais eu à vivre ça avec Cindy. Alors que tout ce temps je trouvais dommage que Finch n'ait pas connu sa mère, qu'elle n'ait pas un seul souvenir d'elle, que le fait de

revoir une photo d'elle n'éveille aucune émotion, aucune douleur qui tord et dévore. À présent je comprends que puisqu'il était écrit que nous perdriions Cindy, nous avons eu de la chance que ça soit arrivé aussi tôt.

- Tu aurais dû me le dire.
- Je ne savais pas.
- Qui s'occupe de lui ? Il a quelqu'un ?

Elle s'essuie les yeux avec la manche violette de son tee-shirt.

- On devrait aller l'aider, ajoute-t-elle.
- Oh, Finch, c'est adorable de ta part de penser à ça.

Mais tu sais bien qu'on ne peut pas.

Je lui tapote le dos.

- Je sais qu'on a des règles, oui... Il s'agit quand même de Jake, insiste-t-elle en se mordillant la lèvre. Tu ne crois pas qu'on pourrait faire une exception ?

- Désolée, ma puce. On ne peut pas.
- Mais pourquoi ?

Depuis un an elle montre les premiers signes de rébellion. Elle veut en savoir plus sur les raisons de notre présence ici et notre impossibilité à partir. Je prends une profonde inspiration, passe mon pouce sur une fissure de la table. Je lui ai répété l'histoire, très souvent. Enfin, une version abrégée. Je la regarde, elle attend.

- Tu sais bien pourquoi.
- Parce que tu as fait une chose que tu n'aurais pas dû faire, autrefois. Pour qu'on puisse rester ensemble toi et moi.

Elle s'interrompt, lève les yeux.

– Et que cette chose a eu des conséquences. Entre autres nous obliger à vivre à l'écart du monde.

Elle récite une leçon. Les mêmes mots chaque fois.

– C'est bien, ma grande.

Elle enroule une mèche de cheveux autour de son doigt.

– Cette chose que tu as faite, Coop... c'était grave ?

Question épineuse.

– J'ai fait ce que j'avais à faire.

Je recouvre sa main de la mienne et j'ajoute :

– Il a une sœur.

Je viens soudain de me souvenir de cette fille, il y a des années, qu'on avait dû se coltiner pendant notre partie de pêche, et qui n'avait pas sorti le nez de son bouquin. Aux dernières nouvelles, elle vivait en Angleterre.

Cette information semble apporter un peu de réconfort à Finch. Ce qui ne l'empêche pas de prendre la fin de la pomme, de grimper sur mes genoux et de fondre en gros sanglots qui résonnent en écho dans la cabane, me transpercent et me brûlent. Le ventre, la poitrine, la gorge. C'est un nouveau supplice pour moi : entendre la souffrance de Finch, ne pas être capable de la faire disparaître. Rien à voir avec les coupures, les contusions et les piqûres d'abeille de la vie, douleurs intenses sur le moment qui s'estompent : la peau cicatrise, l'enflure diminue.

– C'est injuste, sanglote-t-elle. Complètement injuste.

Je pose mon menton sur le sommet de son crâne, et je la serre, et je lui dis que je sais : je sais que c'est injuste. Elle reste assise là, jambes repliées contre son buste, et il faut longtemps pour que ses tremblements cessent.



Scotland apparaît dans la clairière. J'emploie ce verbe parce que c'est ce qu'il fait chaque fois, il surgit de nulle part, se matérialise brusquement, comme un fantôme, comme le brouillard. On ne le voit jamais approcher à travers les arbres, on ne l'entend pas, et je peux pourtant vous garantir une chose : je suis constamment à l'affût. Pas une fois je ne l'ai repéré avant qu'il arrive. Pas une fois je n'ai entendu un seul bruit. Ni brindilles qui craquent ni feuilles qui bruissent. Tellement il est discret. Je suis convaincu qu'il prend une sorte de plaisir malsain à nous surprendre – je me doute que je dois, chaque fois, afficher une expression de terreur pure, qui le fait inmanquablement éclater de rire. Il rejette la tête en arrière, découvre ses vilaines dents et pousse un rugissement de plaisir qui secoue violemment son corps entier.

– Où est Jake ?

Sa voix rauque, juste là, tout à coup.

Je suis à l'entrée du potager, occupé à tailler les framboisiers, à réfléchir à ce que nous allons faire, Finch et moi, au temps dont nous disposons.

– Tu as déjà envisagé de te trouver un loisir, Scotland ?  
Au lieu d’espionner tes voisins ?

D’accord, ce n’est peut-être pas très poli. Et un peu gratuit. Mais il faut bien comprendre une chose. La première fois qu’il a débarqué ici avec cette fusée éclairante et ce lapin, les journaux qu’il avait apportés n’avaient pas été sélectionnés au hasard. Non, il les avait même choisis avec soin. Chacun d’entre eux contenait un article sur moi. Il se trouve que les parents de Cindy avaient usé de leur influence pour que l’affaire fasse le plus de bruit possible. Et que je passe pour une sorte de cinglé. L’un de ces articles avait même un gros titre, L’AMÉRICAIN PRODIGE – le surnom que Scotland m’avait donné. À sa façon si subtile et si insidieuse, il me transmettait un message : il savait qui j’étais, ce que j’avais fait, pourquoi nous vivions dans la forêt, Finch et moi. Il voulait que je sois au courant qu’il me tenait. Je l’ai imaginé nous observant à travers sa longue-vue, épluchant la presse, conservant les journaux qui me mentionnaient, puis faisant sa petite livraison, son AK-47 en bandoulière dans le dos. Si je n’ai pas évoqué ces articles et leur contenu avec lui – je refusais de lui donner la satisfaction de constater à quel point ils m’avaient perturbé –, j’ai décidé ce jour-là de ne jamais baisser la garde en sa présence. De ne jamais lui accorder ma confiance.

Je continue à tailler les framboisiers et à empiler les branches mortes derrière moi. J’accélère la cadence. Crow est perché sur l’épaule de Scotland, et quand je pose les yeux sur lui, il ouvre son bec pour croasser avec insolence.

– Pas de temps pour ça, dit-il en déposant une pile de journaux sur le perron.

Il continue à en apporter, de temps à autre. Finch aime les lire. Moi, je ne leur jette pas un seul coup d'œil.

– Et puis « l'oisiveté est mère de tous les vices ». C'est ce que dit la Bible. Maintenant revenons à Jake. Explique-moi ce qui se passe. On est le 15. Il devrait être ici.

J'ai un geste d'irritation. J'ai annoncé la nouvelle à Finch il y a seulement quelques heures.

– Ah, tu aimes suivre les choses de près, hein, Scotland ?

– Eh bien, oui, Cooper, je te l'accorde. Je note tout dans mon agenda. On pourrait même parler de journal intime, même si c'est plutôt un carnet de bord, dans lequel je consigne ce qui se passe au jour le jour. Je suis méticuleux. « Attentif et soucieux du détail. » C'est ce que mon père disait de moi, et je crois qu'il avait raison.

Finch, qui était derrière la maison pour rendre hommage à Susanna la poule, nous rejoint en sautillant.

– Scotland !

Elle se précipite vers lui, l'enlace par la taille.

– Jake est mort, lui annonce-t-elle.

– Finch... On n'en sait rien.

– Si, insiste-t-elle, je le sens dans mon cœur. Il a quitté ce monde.

Scotland plonge les mains dans ses poches et se détourne. Il sort du petit potager pour se diriger vers l'un des pommiers.

– Il a participé à la plantation de ces arbres, je m'en souviens. Oh, je dirais qu'il n'était pas plus grand que toi, Finch.

– Tu connaissais Jake ?

Scotland penche la tête d'un côté, grimace.

– Je savais qu'il était ici, avec sa famille.

– Et tu veillais sur eux comme tu veilles sur nous ? lui demande Finch, trouvant un endroit qui lui convient, dans l'herbe, et s'y laissant tomber.

– On peut dire ça.

– Avec ta longue-vue ?

Elle fait rouler un bout de bois dans sa paume.

– Celle-là même.

Une buse à queue rousse passe au-dessus de nos têtes, et son ombre balaie la clairière. Crow s'envole pour se poser sur un pin blanc à proximité.

Scotland s'assied en tailleur à côté de Finch, son genou touche le sien.

– Ça va, petit pinson ? Je sais qu'il comptait beaucoup pour toi.

– C'était mon ami.

Elle pose le bout de bois sur sa cuisse et croise les bras sur sa poitrine.

– « Vie heureuse du passé ! Musique de joie ! Dans l'air, par les bois, par les champs, Amour ! »

Walt Whitman. Je regarde Scotland en remuant la tête.

– C'était quelqu'un de bien, dit-il. Quelqu'un de très bien. Avec une belle âme et un cœur d'or.

– Et on ne le reverra plus jamais.

Scotland lui tend la main, et elle l'accepte, sa minuscule menotte se retrouve engloutie sous ses gros doigts sales.

– C'est terrible de perdre une personne que l'on aime, terrible. On découvre une souffrance qu'on ne connaissait pas.

Finch est saisie d'un tremblement, et je continue à tailler mes framboisiers, un peu séché, comme d'habitude, par Scotland et sa sagesse inattendue. Et aussi un peu irrité par le naturel avec lequel il apporte du réconfort à Finch : il a su quels mots prononcer, il lui a tendu la main. Au fil des ans, ils se sont rapprochés – c'était sans doute inévitable, vu que les occasions de fréquenter du monde sont inexistantes ici, sans parler de l'inclination de Finch à s'attacher aux gens... N'empêche, je n'aime pas ça.

– Ça ira mieux, Finch. Dans l'immédiat, la tristesse prend toute la place. Tu as peut-être l'impression qu'elle pèse si lourd à l'intérieur de toi qu'elle va t'entraîner sous terre et que tu ne te sentiras plus jamais légère. Mais tu retrouveras de l'insouciance le moment venu, je te le promets.

Elle s'essuie les yeux puis demande, un trémolo dans la voix :

– Dans combien de temps ? Ça prend combien de temps ? Il soupire.

– Je ne peux pas te le dire, Finch. J'aimerais bien. Ça varie d'une personne à l'autre. Mais le temps jouera son rôle. Le plus probable, c'est qu'un jour tu te rendras compte que tu es moins triste que la veille. Et le lendemain, tu iras encore un peu mieux, et ainsi de suite. La tristesse ne part jamais complètement, je crois, par contre elle devient plus supportable.

Finch me regarde, ses yeux verts écarquillés par l'interrogation, comme si elle attendait que je lui confirme que les choses se dérouleront ainsi.

– Plutôt bien résumé, oui.

Même si je ne suis pas certain que ça se soit passé ainsi avec Cindy. Il y a d’abord eu cette sensation, de celles qu’on éprouve sur un manège de parc d’attractions, ceux où on monte très, très haut, avant une immense chute, le tout contrôlé par des mécanismes très sophistiqués, sauf qu’on a quand même la sensation de tomber très vite et très fort, que le corps dégringole en ayant oublié le cœur en haut. Voilà ce que j’ai ressenti. Je ne pouvais me raccrocher à rien, me soutenir à rien. Mais ensuite les choses ont changé, et cette impression d’être perdu s’est transformée en une autre émotion, sauvage et animale. Il n’y avait plus que Finch et moi, alors, et la nécessité de rester en vie, je m’agrippais à elle, à l’importance de la protéger, et je savais que rien ne pourrait m’en empêcher.

– J’ai une dent qui bouge, lâche Finch, qui s’en souvient brusquement.

Et il suffit de ça pour que sa tristesse semble se dissiper, s’envoler vers le ciel. C’est réconfortant, quelque part, j’imagine – cette façon qu’ont les enfants de se remettre d’un coup d’un chagrin. Cette façon de penser toujours à autre chose, une chose qui déborde la tristesse. Elle ouvre la bouche pour montrer sa dent à Jake.

– Tu vois ?

Scotland lui fait le plaisir de se pencher.

– Elle ne va pas tarder à tomber, dit-il. Tu comptes la mettre sous ton oreiller pour que la petite souris puisse venir la chercher et te dépose un dollar en échange ?

Finch plisse les yeux.

– J’ai huit ans, tu sais.

– Je ne vois pas le mal à continuer à jouer le jeu.

Il tend le menton dans ma direction et ajoute, avec un clin d’œil :

– Pour faire plaisir à ton papa.

Elle sourit.

– Je la mettrai sous mon oreiller, et connaissant Cooper il la gardera sans doute. La dent, je veux dire. Il la mettra dans la boîte en fer jaune sur l’étagère, où se trouve déjà une mèche qui remonte à ma première coupe de cheveux et ses plaques d’identité de l’armée. Pas vrai, Coop ?

– Sans doute, Finch.

Scotland se lève et me rejoint.

– Qu’est-ce que tu comptes faire pour les provisions ?

– Je ne sais pas encore.

Il retire son sac à dos et le pose par terre.

– J’ai failli oublier... Je t’ai apporté quelque chose, Finch.

Elle s’est mise à tailler un bout de bois avec mon canif, mais elle s’interrompt pour redresser la tête avec un sourire.

– Qu’est-ce que c’est ?

Scotland va se rasseoir près d’elle. Il sort une couverture, puis un autre objet, lentement, de la taille d’une grosse tête humaine, emmailloté comme une momie. Je suspends mon élagage.

– Il faut faire attention. Je l’ai emballé parce qu’il est fragile.

Il retire les différentes couches de tissus : un sweatshirt bleu, un tee-shirt rose, un foulard violet. Bonté divine, des vêtements de fille... Que fait-il avec ça, enfin ?

Scotland déroule le foulard et révèle un crâne, propre et d'une blancheur parfaitement uniforme, aux orbites comme deux trous béants, aux dents longues et menaçantes.

Finch retient un cri.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Un crâne d'ours.

– Je peux le tenir ?

– Bien sûr, mais tiens-le par en dessous. La mâchoire n'est plus attachée.

Depuis un an environ, les crânes et les ossements exercent une grande fascination sur Finch. Rien de morbide, juste peut-être un peu étrange. Quand nous en trouvons dans les bois, ce qui nous arrive parfois, elle les rapporte à la maison pour les ajouter à sa collection. Et chaque fois que Scotland débarque, elle lui demande de quel animal il s'agit, et il a toujours la réponse. C'est un raton laveur. Et ça, une marmotte. On la reconnaît à ses dents. Tu as vu comment elles rebiquent à l'extrémité ? Un signe infallible qu'il s'agit d'un rongeur : leurs dents ne cessent jamais de pousser. Et ce petit gars-là, c'est un porc-épic. Et là, une biche.

Finch laisse courir ses doigts sur le sommet du crâne d'ours, les glisse dans le petit creux au milieu, dans les sphères creuses où se trouvaient les yeux. Elle suit les longues dents blanches.

– C'est si beau.

– N'est-ce pas ? Je l'ai trouvé dans la forêt il y a quelques semaines. Le corps tout entier d'ailleurs, même si je me suis contenté de prendre la tête. Je l'ai sciée. J'ai dû me servir

d'une tronçonneuse, tellement sa colonne vertébrale était épaisse.

J'imagine la scène : Scotland en pleine forêt avec sa tronçonneuse rugissante et bégayante, découpant la tête d'un ours en décomposition, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Je vous le dis, ce type est sans limites.

- Je n'ai repéré aucune blessure sur lui, poursuit-il, j'en ai déduit qu'il était vieux. Son heure était venue, alors il s'est allongé dans la forêt et il a laissé les charognards le prendre, il est retourné à la terre.

Scotland lève son visage vers le ciel.

- Ce n'est pas une mauvaise façon de quitter ce monde, si on y réfléchit. On s'allonge et on s'abandonne.

- Comment tu as fait pour qu'il soit aussi propre ?

Je me pose la même question. Le crâne luit presque tellement il est blanc, il ne reste pas la moindre trace de chair : ça n'a rien de naturel, surtout si Scotland a raconté la vérité et qu'il a trouvé l'ours mort dans la forêt quelques semaines auparavant.

Il passe son index sur le creux où se trouvait le museau de l'ours.

- Eh bien j'ai des insectes qui mangent la chair morte. On appelle ça des dermestes du lard. Des petites bestioles bien commodes. Elles sont dans un grand tonneau métallique, et chaque fois que je trouve un crâne je le mets dedans, et je le récupère une dizaine de jours plus tard. Elles le nettoient entièrement, elles mangent tout, les poils,

la chair, le moindre morceau jusqu'à ce qu'il ne reste plus que l'os.

– Trop cool, s'émerveille Finch en retournant le crâne. Je pourrai les voir un jour ?

– Non, dis-je en lançant un regard à Scotland, juste avant de me piquer le pouce sur une épine.

Je préfère ne pas lui demander pourquoi il a ce genre d'insectes chez lui.

– Il ne faut surtout pas les déplacer, dit-il. On ne peut pas se permettre d'avoir des insectes rongeurs de chair en liberté, si ? Qui sait sur quoi ils pourraient tomber...

Il fait un clin d'œil à Finch avec un sourire. Replie soigneusement la couverture et les vêtements, puis les range dans son sac à dos.

Elle glousse.

– C'est vrai, réplique-t-elle. Ce ne serait pas une bonne chose.

Elle referme le canif.

– Ils font peur ? demande-t-elle. Ces insectes ?

– Non, pas vraiment. Ils font juste ce qu'il faut pour survivre. Comme nous autres.

Finch a un peu de terre étalée au coin de la bouche, et Scotland se lèche le pouce pour la nettoyer.

– Allez, Finch, ce bon vieux Scotland doit rentrer chez lui maintenant.

Finch se lève, l'enlace par la taille, et il pose sa main sur le sommet de ses cheveux blonds, ferme les yeux et reste ainsi une minute. Si je pouvais voir ma tête, j' imagine que je me trouverais un air renfrogné : je déteste tellement tout

## LE SILENCE DES REPENTIS

ça. Leur proximité. La confiance qu'elle lui accorde. Et lui qui laisse faire. Il lui presse l'épaule, puis s'écarte avant de s'éloigner dans les bois, vers l'aval, aussi discrètement qu'il est arrivé.



Avec Finch, on n'a pas toujours vécu dans la forêt. Il y a eu un *avant* pour nous, une autre vie.

C'est une longue histoire... En voici une version abrégée, qui commencerait comme ça, je crois : à dix-sept ans, je suis tombé amoureux. Pas le genre d'amour qui fait briller les yeux et rend aveugle. Bien sûr, on a connu tout ça, mais c'était plus grand, ce qu'on avait, Cindy et moi.

On pourrait sans doute dire que ça a débuté dans le car du lycée. C'était la toute première fois que je lui adressais la parole. À Cindy. Nous faisons de l'athlé ensemble, et ce jour-là elle était en retard pour un meeting, il ne restait qu'une seule place de libre, à côté de moi.

Elle a remonté l'allée avec sa tenue de sport bleue et son sac à dos jaune, et en s'asseyant elle m'a lancé :

– Salut, tu t'appelles Kenny, c'est ça ?

J'ignorais qu'elle savait qui j'étais. Moi, je la connaissais, parce que c'était Cindy Loveland et que tout le monde la connaissait. Elle était riche et belle, pom-pom-girl et star d'athlé. Au 300 mètres haies, elle donnait l'impression

d'enjamber les obstacles avec facilité, comme si ce n'était rien. Un animal agile. Une gazelle. Et si belle. Mais je me répète, non ? Ce qu'elle a bien pu me trouver à moi, je n'en ai aucune idée.

Elle m'a donné un petit coup de coude – des plombs avaient dû s'écouler sans que je réponde... J'étais encore un peu sous le choc de l'entendre me parler.

- Kenny, c'est bien ça ?
- Ouais, Kenny.
- Cindy.
- Je sais qui tu es.

Je n'avais pas encore compris que tout le monde adorait Cindy pour une raison très simple : c'était inévitable. Tout ce temps je l'avais observée de loin, étudiant les gens qui semblaient attirés par elle, et qui l'admiraient. Je me disais que ça devait être parce qu'elle était populaire, parce que son père était juge d'instance et qu'ils vivaient dans les beaux quartiers. Et non. C'était à cause de sa gentillesse. De son rire qui montait, montait, tête en arrière, dents blanches et pas tout à fait parfaites mais quasi. Le truc, c'est que quand on était avec Cindy, il n'y avait plus personne d'autre. Oui, on ressentait ça, l'impression que le monde entier et tous ceux qu'il contenait s'éclipsaient.

Nous sommes devenus amis après ce trajet en car. Simplement amis, en principe, même si au fond j'étais déjà foutu. À compter de ce jour, j'ai à peine pu regarder une autre fille. L'année suivante, j'ai fini le lycée et trouvé un boulot à la quincaillerie, où je remplissais les rayons et encaissais les clients et, chaque jour, je pensais non-stop

à revoir Cindy. Elle avait un an de moins que moi, elle était donc encore au lycée, et parfois elle me demandait de venir la chercher après les cours pour la raccompagner chez elle. Elle a fini sa terminale et elle s'est préparée à partir à la fac, et tante Lincoln m'a dit que je ne pouvais pas rester les bras croisés à attendre les vacances de Noël. Je devais agir. Alors j'ai réfléchi, et j'en ai conclu que comme Cindy allait passer les quatre années suivantes à l'université il fallait que je profite de ce temps pour faire quelque chose de ma vie, parce qu'il y avait réellement peu de chances qu'avec un diplôme du supérieur en poche elle s'intéresse à un type qui travaillait dans une petite quincaillerie.

Tout ça a eu lieu pendant la « guerre contre le terrorisme ». Des troupes étaient envoyées en Afghanistan, chargées de fouiller des grottes et de tomber dans des embuscades sur cette terre inhospitalière, puis bientôt en Irak aussi. L'armée avait un recruteur en ville, et un beau matin je suis entré dans son petit bureau pour m'engager. On m'a donné une grosse prime et on m'a expliqué que je prenais la bonne décision, celle de servir mon pays, et que cela donnerait du sens à ma vie tout en m'apprenant la discipline, et j'avais dix-neuf ans, alors j'y ai cru.

Je me suis baladé pendant la formation initiale. Je ne dis pas ça pour me vanter, et je n'exagère pas : ce n'était vraiment pas difficile. Je courais bien, je connaissais le travail manuel, je savais tirer et j'avais de la force. Et puis j'avais dix-neuf ans. J'étais si jeune. Encore libre de toutes les souffrances et trahisons qui commencent à vous rattraper à peine dix ans plus tard. Et contrairement à d'autres,

je n'avais pas de nostalgie du pays pour me retenir ou me distraire. En réalité, ça me plaisait. Chez moi, tout le monde me connaissait comme Kenny. Kenny le garçon abandonné par sa mère, Kenny le gosse qui se prenait les pieds dans ses lacets à l'école primaire, Kenny le coureur de fond. L'armée m'offrait une chance de tourner la page, de devenir quelqu'un que je n'étais pas, et dès que je l'ai compris je me suis épanoui. Je me suis fait des amis. Jake a été le premier, bien sûr, et le meilleur, mais j'en ai rencontré d'autres. J'avais enfin un don pour quelque chose et, je ne sais pas, c'est comme si ça avait agi à l'intérieur : pour la première fois les gens me voyaient sous un jour différent. Ce qui m'a conduit à me voir, moi, autrement.

Ça n'aurait pas dû, et pourtant ça m'a surpris quand mon commandant m'a suggéré de postuler à l'école des Rangers. Je l'ai dit, je crois que je n'avais pas encore fini de m'habituer à l'idée que j'étais doué pour quelque chose. Les camps d'entraînement, les sauts en parachute : les recrues s'en plaignaient. Alors que ce n'était rien à côté du programme préparatoire aux Rangers, le RIP, qui sur le moment m'a paru dur, puis finalement une partie de plaisir. Car ensuite, si on avait réussi ce programme, il y avait l'école des Rangers. Et laissez-moi vous dire une chose : ce n'est que dans cette école qu'on commence à découvrir sa véritable nature, parce qu'on vous retire tout le reste. Là-bas, la seule force physique ne suffit plus. Après trois cycles complets – marcher, courir, ramper –, on devient capable de faire de l'alpinisme, de traverser un marécage, de voler. L'armée dit des Rangers qu'ils sont « mortels,

agiles et flexibles ». Et je possédais précisément ces trois qualités.

Bref. Cindy est partie étudier dans sa fac hors de prix, où elle a intégré une sororité, rédigé des articles pour le journal de l'université, autant de choses qu'elle me racontait mais que je n'arrivais pas à me représenter. On s'échangeait parfois des mails, et je suppose que ce que je lui racontais de mon quotidien était aussi dur à imaginer pour elle.

À la fin de ma première période de quatre ans, j'avais servi trois fois à l'étranger – et même si je détestais tout ce que j'y avais fait, j'étais doué. Tirer, me cacher, sauter d'un avion, ce sentiment de fendre la nuit. De voler. Chacune de ces actions me procurait des sensations fortes à leur façon, néanmoins il y avait aussi toute cette mort. On vous dit : c'est la guerre, c'est différent. Mais ça ne l'est pas, en réalité. On vous dit ça pour que vous puissiez tenter de vivre avec vous-même. L'ennui, c'est que vous savez ce que vous avez fait, ce que vous avez pris et ce que vous avez perdu, et ça devient votre existence, une part de vous, que ça vous plaise ou non. Et vous ne pouvez jamais complètement vous en dissocier. J'avais signé pour ça, je suis allé au bout des choses. J'ai accepté mes responsabilités. J'essaie juste d'expliquer qu'on ne peut pas être entièrement libéré des actes qu'on a commis, c'est comme ça.

Je suis rentré aux États-Unis avec un curieux mélange de confiance en moi et d'angoisse. Je réussissais à la cacher la plupart du temps, surtout en présence de Cindy, mais elle était souvent là. Ma confiance en moi tenait à plusieurs

choses. D'abord, j'avais grandi d'une dizaine de centimètres. Je m'étais révélé sur le tard. J'avais pris beaucoup de muscles, peut-être une dizaine de kilos aussi. J'avais l'air différent, je me sentais différent, et je l'étais. Plus fort. J'avais appris à me conduire dans certains endroits – épiceries, restaurants, bars. Je voyais la scène se dérouler de l'extérieur, comme dans les films. Je me faisais confiance. Avant, j'avais toujours peur. J'étais nerveux. Nerveux à cause du regard des autres, de leurs pensées. À mon retour, ce n'était plus le cas, et ça m'a plu. Les gens me voyaient d'un autre œil, et dans notre petite ville j'étais devenu une sorte de héros. Les gens accrochaient des rubans jaunes à leurs fenêtres en signe de soutien à l'armée, des hommes venaient me serrer la main, et un jour une vieille dame a posé sa petite paume ridée sur mon visage et m'a dit : « Merci, fiston. »

Mais il y avait d'autres changements, aussi. Négatifs. Et c'est là que l'angoisse intervenait. Des rêves tapis qui m'assaillaient sans prévenir, et parfois j'oubliais qui j'étais et où je me trouvais. J'ai appelé Jake, qui avait vécu toutes ces choses avec moi, pour lui demander si ça lui arrivait également. Est-ce qu'il se mettait à l'abri quand une voiture pétaradait ? Est-ce qu'il faisait des cauchemars ? Est-ce que son cœur s'emballait dès que son téléphone sonnait ? Est-ce qu'il avait parfois la certitude que les gens autour de lui l'observaient et le jugeaient ? Il m'a répondu qu'il rencontrait certaines difficultés, oui, et qu'il voyait quelqu'un, un médecin à l'hôpital des anciens combattants, et que je devrais envisager de faire pareil.